Extrait d'un volume de notre collection TÀP
http://www.editions-beauchesne.com/index.php?cPath=180

Réponse de Jean-Luc Nancy et dialogue
La tragédie d'une « communication » de borborygmes et de silences, inaccessible à la comédie du concept. Se tenir dans la nécessité de vivre en commun, de dire et de penser

Isabelle Ullern : Jean-Luc, je vous passe tout de suite la parole, parce que je pense que les questions se sont déversées à votre égard.

Jean-Luc Nancy : Avant les questions, il y a quelque chose de formidable, autre chose qu'une question et qu'une réponse, c'est simplement une lecture. Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, mais quelquefois on se dit, « ah, ça vaut la peine d'écrire. Parce qu'il y a quelqu'un qui lit, un jour ».

Par exemple ce texte, *Borborygmes*, personne ne l'a lu je crois ; je n'ai jamais entendu quelqu'un citer *Borborygmes*, qui est un texte un peu particulier, un peu dur et très lié à quelque chose qui était un rapport fort entre Derrida et moi. Je ne sais même plus très bien ce qu'il y a dans ce texte, mais je sais que ce que vous en avez retenu, parce que vous l'avez résumé en une très belle formule : la tragédie de l'existence, qui n'est pas éloignée de, ou pas opposée à la comédie du concept.

Dans *Borborygmes*, à un moment donné, je cite quelques passages de *La carte postale* de Derrida où, dans ces cartes fictives à une personne fictive, il parle avec ironie des rencontres académiques auxquelles il doit participer. Il écrit quelque part : s'ils savaient, au fond, comme je m'en fiche, de la question philosophique.

Dans le fait d'écrire cela, Derrida fait quelque chose de très remarquable et qui m'a beaucoup frappé à l'époque. C'est par rapport à cela que j'ai voulu écrire *Borborygmes*. Ce texte dit quelque chose de la vie, de la vie médiocre et bornée qui est celle de tout le monde, y compris des grands philosophes. Mais cela dit aussi que la vie médiocre, mettons, ici, du philosophe, n'est pas une vie médiocre malgré le fait qu'il est philosophe ; elle est qu'il est philosophe dans sa vie médiocre. C'est pour cela que j'ai eu un très grand plaisir, non seulement à être lu au sens où l'on est content qu'il y ait des lecteurs, mais aussi au sens que dans cette lecture et ce retour, il y a quelque chose de la communication de l'incommunicable. Vous me renvoyez cette chose que je renvoyais à Derrida, que Derrida nous a envoyée, dans laquelle il y a beaucoup plus qu'une sorte de plaisanterie, ou presque de pitrerie. Il y a autre chose ; je ne sais pas comment le nommer, justement parce que ça ne se dit pas ni ne se laisse vraiment conceptualiser. Comment une pensée s'expose ? Et si elle ne s'expose pas, je dirais qu'elle n'est pas pensée. Et où elle s'expose, c'est toujours dans quelque chose qui relève de la *Stimmung*.

On peut ramener cela à un thème qui peut paraître tout de suite beaucoup moins médiocre : qu'est-ce qui fait une philosophie ? Ce n'est pas tellement une architectonique de concepts ; une architectonique de concepts peut être le résultat d'une pensée, ce n'est pas exclu. Mais ce qui fait une pensée, c'est un certain ton. Or qu'est-ce qu'un ton ? Un ton ne se laisse pas réduire à un style. C'est d'ailleurs aussi ce qui fait que la question de l'écriture philosophique est posée et nous travaille. Elle nous a beaucoup travaillés dans les années 70 et 80, justement à cause de gens comme Derrida. On y fait peut-être moins attention aujourd'hui. Pourtant, on ne peut pas, Blanchot dirait : il ne nous est pas permis de ne pas y faire attention. Parce que le ton, c'est justement la *Stimmung*, la *Befindlichkeit*. Je reçois pleinement ce que vous en dites. Une de mes questions, de plus en plus, c'est comment faire avec ce que Heidegger a remarquablement, magistralement, génialement saisi, cette condition première de la *Stimmung* dans laquelle l'existence existe.

Quand je vous entends, je comprends qu'il ne faut même pas en faire une question ; il suffit peut-être de